

pour siéger sous l'arbre du monde. Alors la moisson s'élève sans culture et le mal disparaît à jamais ; un palais plus beau que le soleil surgit étincelant d'or, c'est là qu'habiteront les peuples fidèles, au sein de l'éternel bonheur. »

L'ordre chronologique eut voulu que nous parlions des Celtes, ainsi que l'a fait M. Eichhoff, avant de citer l'épopée des Normans, fils des Goths ; mais les fragments qui nous restent de la littérature erse ou gauloise, ont été l'objet de telles falsifications qu'il est difficile de les aborder sans une certaine réserve. Cependant le fond de ces fragments est authentique, comme cela a été démontré en Angleterre, notamment par Turner. Lorsque M. Eichhoff, avec l'émotion du voyageur, décrit ces rocs sourcilleux, où viennent se briser les vagues de la mer des Hébrides, les portiques de géant où elles s'engouffrent, autour de la grotte de Fingal, les mugissements de l'Océan auxquels répondent les cris aigus des cormorans et des orfraies, c'est peut-être la meilleure critique que l'on puisse faire, en l'absence de monuments plus complets que les Triades et les chants ossianiques ; critique qui cherche les harmonies de la nature, et dont M. Eichhoff fait vibrer ici la note mélancolique, telle qu'elle dut retentir autrefois sur la harpe des bardes, comme elle retentit encore dans les plaintes du vent, de l'extrémité des Orcades à la pointe de Cornouailles.

Du sein de la tradition anglo-saxonne, qui compte les figures religieuses et pures du vieux Cedmon, du vénérable Bède, de saint Boniface et d'Alcuin, l'auteur s'est plu à faire surgir dans toute sa gloire une personnalité qui domine toutes les autres : celle du roi Alfred, se dressant contre la barbarie des pirates envahisseurs, s'illustrant dans la paix comme dans la guerre, par ses lois comme par ses victoires, ainsi que l'avait fait Charlemagne, mais le surpassant par ses vertus. Qui se souvient même en Angleterre qu'an IX^e siècle